NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

87 Nº 9 1965

Un tournant dans l'ecclésiologie. À propos d'un livre récent

Gustave DEJAIFVE (s.j.)

p. 961 - 963

https://www.nrt.be/it/articoli/un-tournant-dans-l-ecclesiologie-a-propos-d-un-livre-recent-1554

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un tournant dans l'ecclésiologie

Le livre du Prof. Mühlen[1] est, avec celui du Dr Malmberg « Een Lichaam en één Geest », un des rares ouvrages de ces dernières années consacrés à la théologie de l'Eglise, qui s'impose d'emblée à l'attention des ecclésiologues.

Son propos même en montre l'intérêt : il s'agit de la recherche d'une formule dogmatique qui exprimerait, avec la concision des définitions conciliaires, le mystère de l'Eglise et pourrait ainsi servir d'assise ferme à l'élaboration d'un traité de l'Eglise. L'auteur estime que les représentations courantes : Corps du Christ, Incarnation continuée, non seulement ne font pas droit à cette requête, mais prêtent à confusion et ne mettent pas suffisamment en garde contre un certain monophysisme ecclésiologique.

L'Eglise est distincte du Christ, elle est une communauté de personnes dont le principe d'unité est l'Esprit Saint. Or, n'est-ce pas à partir de l'Esprit Saint qu'on peut comprendre la nature de l'Eglise ? Sa fonction même au sein de la Trinité, celle d'être le lien personnel d'unité du Père et du Fils, n'éclairerait-elle pas son rôle dans l'Eglise ? Après avoir consacré une étude très pénétrante à l'Esprit Saint comme Personne et à sa fonction propre dans l'Incarnation et l'œuvre de la grâce[2], l'auteur étend désormais les résultats de ses recherches précédentes au mystère de l'Eglise, en la définissant comme « une personne en plusieurs » ou, comme le sous-titre de son ouvrage (bien plus clair que le titre principal) l'indique, comme « le mystère de l'identité de l'Esprit Saint dans le Christ et dans les chrétiens ».

L'auteur s'applique à établir cette thèse par une triple démarche. Enquête historique d'abord : une étude sommaire de la formule « una persona mystica » chez saint Augustin et saint Thomas et une analyse de l'encyclique « Mystici Corporis » et de ses déclarations pneumatologiques ; enquête exégétique ensuite : il y montre comment le vocable d'« Ecclesia » s'éclaire à partir du contexte vétérotestamentaire de la « personnalité corporative » (« Gross-Ich ») catégorie adoptée dans le Nouveau Testament et référée au Saint-Esprit comme à un principe d'unité ; le rôle de l'Esprit, dépendant du « moi » ressuscité du Christ est, en effet, d'associer les chrétiens à l'onction salvifique du Sauveur ; enfin, une dernière partie, la plus importante et la plus originale à notre avis, entend justifier théologiquement le bien-fondé de la formule en soulignant les différences (et la relation) entre l'Incarnation et l'Eglise, axées sur la différence structurelle des deux Processions et en montrant que cette Eglise doit se concevoir comme le prolongement à la fois historique et eschatologique (heilsgeschichtlich) de l'onction du Christ par l'Esprit Saint ; seule cette conception préserve à la fois la distinction entre le Christ et son corps mystique, ainsi que leur unité mystérieuse, dont le lien ne peut être que l'Esprit, présent à la fois dans le Seigneur ressuscité et dans les siens.

---

1. H. MÜHLEN. *Una mystica persona.* Die Kirche als das Mysterium der Identität des heiligen Geistes in Christus und den Christen : Eine Person in vielen Personen. Paderborn, F. Schöningh, 1964, 24 × 16, XVI-378 p., 27 DM broché ; 30 DM relié.

2. H. MÜHLEN. *Der Heilige Geist als Person,* in *Münst. Beitr. zur Theol.,* Heft 26. Münster, Aschendorff, 1963.

Un tel ouvrage ne se résume pas ; il faut le lire pour en apprécier toutes les qualités. L'exposé est clair et limpide et son articulation organique se révèle jusque dans la typographie ; la méthode est à la fois scientifique et pédagogique ; par ailleurs, une telle prudence, une telle sobriété se font jour dans l'élaboration des conclusions théologiques que l'on en est d'autant plus charmé que le fait est rare en notre époque d'inflation verbale.

Disons-le d'emblée : en dépit des critiques que certaines positions de l'Auteur ne manqueront pas de susciter — nous allons nous-mêmes en formuler quelques-unes — l'apport positif de ce volume à l'ecclésiologie nous paraît considérable.

Quoi qu'en aient pensé certains, les remarques de Koster dans son « Ekklesiologie im Werden » me paraissent toujours valables : jusqu'à ces dernières années, l'ecclésiologie ne s'est guère distinguée de la christologie ; englobée en elle, elle est restée en gestation. L'insistance même sur l'expression « Corps du Christ » comme exposant du mystère a contribué à cette équivoque : interprétée trop souvent dans un sens quasi biologique, elle évoquait avant tout l'Eglise comme un prolongement organique du Christ, sans révéler suffisamment sa distinction d'avec lui et son caractère personnel.

En insistant sur le rôle du Saint-Esprit et sa fonction à la fois personalisante et unifiante, l'auteur me paraît avoir touché un point essentiel de l'ecclésiologie, que la théologie latine n'a pas, jusqu'ici, suffisamment honoré et qu'elle commence à redécouvrir, comme l'attestent à l'envi les déclarations pneumatologiques de la Constitution sur l'Eglise de Vatican II.

Toutefois, dans son désir de bien établir sa thèse, l'auteur en vient à critiquer ce qu'il appelle : la théorie de l'assomption ou de l'inclusion ontologique des hommes dans le Christ, chère aux Pères grecs. Certes, il ne nie pas qu'avec l'Incarnation, toute la Création a été modifiée ontologiquement et qu'en ce sens, le genre humain n'ait été inclus, en quelque façon, dans le Christ, mais cette inclusion n'est, à ses yeux, qu'un « préalable » au mystère de l'Eglise : celle-ci n'existe qu'au moment où le Christ est constitué Tête du Corps, c'est-à-dire dans l'oblation qu'il fait de lui-même sur la Croix.

Or, nous dit l'auteur, c'est par l'Esprit Saint qu'il s'est offert ; ce dernier a coopéré ainsi à la Rédemption des hommes et c'est parce qu'il était présent dans le Christ qu'à ce titre toute l'humanité était incluse en lui comme bénéficiaire du salut. Plus que d'une inclusion ontologique, il faut donc parler d'une inclusion pneumatologique de l'humanité dans le Christ. Seule la présence en Jésus de l'Esprit qui doit être donné aux hommes constitue le lien entre le Christ et les rachetés.

Je me demande si l'auteur, qui a recours à saint Paul pour fonder bibliquement son opinion, ne sollicite pas quelque peu ici des textes peu explicites qui supportent d'autres interprétations.

Quoi qu'il en soit, il me paraît que cette position entraîne d'étranges conséquences : si c'est le Saint-Esprit, formellement, qui nous inclut dans la Rédemption, d'une manière que je pourrais appeler « proleptique », pourrons-nous encore appeler le Christ, l'unique Sauveur, l'unique médiateur entre Dieu et les hommes ?

Si l'Esprit Saint intervient à un titre complémentaire dans la Rédemption objective — sans lui, en effet, les hommes ne sont pas présents dans le Christ — pouvons-nous dire que le Christ sauve, à lui seul, le genre humain ? Il est certain que le Christ s'est offert par l'Esprit Saint et que toute sa vie s'est accomplie, *depuis sa conception jusqu'à Pâques, par sa vertu et sous son emprise, mais le* Christ viateur disposait-il de l'Esprit en tant qu'incluant déjà les hommes sauvés, alors que le don qu'il devait leur en faire devait être le fruit de son sacrifice ? Je ne crois pas, pour ma part, que ce recours à l'Esprit pour justifier l'inclu-

sion des hommes dans le Christ soit heureux ; du moins, il me paraît insuffisant pour rendre raison de la rédemption objective et il y aurait bien des choses à dire en faveur de l'inclusion ontologique, sur la base de l'Incarnation, que l'auteur me paraît avoir rejetée sans un examen assez approfondi ni de la doctrine des Pères grecs ni de la position des théologiens contemporains comme le P. Mersch et le P. Malmberg qu'il vise explicitement.

Mes autres réserves portent sur la formule même qu'il nous présente : une personne en plusieurs. Montre-t-elle suffisamment le rôle essentiel et singulier du Christ dans le mystère de l'Eglise ? Je sais bien qu'à plusieurs reprises, l'auteur insiste sur le fait que l'Esprit est donné par le Christ, qu'il est lié au Jésus historique, à son ministère et à sa parole et qu'il est donc inséparable de son histoire. Mais ce moment christologique essentiel apparaît-il dans la formule et est-il suffisamment honoré dans la représentation qu'elle évoque ? L'auteur se pose honnêtement cette objection et il y répond, en alléguant qu'une formule dogmatique ne doit pas tout dire : qu'on songe au « Dieu en trois personnes » et « deux natures, unies hypostatiquement inconfuse et inseparabiliter » qui ne prétendent pas nous livrer la formule-clef ni de la Trinité ni de la Christologie. Sans doute, mais c'est là, il faut l'avouer, une réponse bien insuffisante, car si les formules dogmatiques ne sont pas exhaustives, elles nous livrent néanmoins *tout* le mystère « in nucleo » et n'en voilent pas des éléments essentiels comme ceux que constituent, dans le mystère de l'Eglise, le rôle primordial du Christ en tant que chef et Tête du Corps ou le rapport de l'Esprit à la geste salutaire du Christ, aux « acta et passa Christi in carne », sans lequel le mystère de l'Eglise terrestre perd une de ses coordonnées essentielles, je veux dire son aspect sacramentel, si opportunément rappelé par la Constitution « Lumen gentium ».

Il me semble, par ailleurs, que cette insistance sur le rôle de l'Esprit et de la grâce incréée, si elle nous préserve des erreurs que l'auteur a justement dénoncées, n'est pas exempte, elle-même, d'une certaine partialité. L'Eglise est une communauté humaine, elle n'est ni le Christ, ni l'Esprit, mais un corps que l'Esprit anime et rattache au Christ. A trop insister sur sa composante divine, ne risque-t-on pas de voiler l'aspect humain de l'Eglise, son autonomie, le fait qu'elle revendique une causalité propre, qui reste soumise aux imperfections *marquant l'usage de toute liberté, même si celle-ci se voit, en certain cas privilégiés*, préservée de toute erreur et soustraite au péché ?

Dès lors, ne doit-on pas tenir compte de cet aspect humain quand on cherche à présenter, en une formule prégnante, ce mystère qui est, à la fois et indivisément, une réalité historique, faite par les hommes, et une grandeur eschatologique qui se construit dans le monde par la mission conjuguée du Christ et de l'Esprit ?

Dans la mesure où elle chercherait à cerner le mystère de l'Eglise ici-bas, la formule prônée par l'auteur me paraît trop lâche et inadéquate ; elle ne me paraît pas suffire, en tout cas, à fonder adéquatement une ecclésiologie qui entend bien rendre raison du mystère que nous vivons ici-bas « donec peregrinamur a Domino ». Telle n'était pas, sans doute, la prétention de l'auteur et nos critiques paraîtront peut-être déplacées. Nous ne les avons formulées ici que parce qu'un ouvrage d'une telle envergure et si neuf par bien des aspects ne peut que provoquer l'intérêt de tous ceux qui se sentent concernés par la même tâche, mais ne peut pas manquer, non plus, de susciter certaines questions. Quoi qu'il en soit de nos remarques, le livre du Dr Mühlen, par l'intuition fondamentale qui l'inspire comme par les vues originales qu'il propose, apparaît, d'ores et déjà, comme une contribution très importante à l'édification d'un traité dogmatique « de Ecclesia » qui semble bien être la tâche la plus urgente de la théologie contemporaine.

G. DEJAIFVE, S.J.